

Préface de Miguel Benasayag pour l'ouvrage
L'Université populaire Quart Monde La construction du savoir émancipatoire
Presses Universitaires de Paris Ouest Nanterre 2012



Ce que ce livre s'attache à révéler m'a captivé. Le travail mené – complet, extensif, historique et analytique – permet de comprendre ce qu'est l'Université populaire Quart Monde, combien sa dimension philosophique est riche et importante. C'est un dispositif démocratique, de contre-pouvoir, d'émancipation qui devrait être mieux connu.

La recherche retranscrite au long de ces pages a vocation à devenir une référence pour beaucoup : pour ceux qui s'intéressent aux Universités populaires dans leur ensemble, aux cafés-débats, à la participation citoyenne, mais aussi pour tous ceux que concerne la question de l'agir aujourd'hui.

Moi qui travaille depuis quarante ans sur ces thèmes, qui repense souvent aux travaux de Paulo Freire, à sa *Pédagogie des opprimés*, j'ai beaucoup trouvé dans cet ouvrage. C'est un instrument de travail qui manquait. Il va permettre à d'autres de s'engager sur le chemin de l'émancipation.

Le rapport entre *pouvoir, savoir et émancipation* constitue l'axe central du livre. Cela fait plus d'un siècle que l'on associe savoir et émancipation. Avec l'idée que les gens doivent accéder aux savoirs pour pouvoir s'émanciper. Nous sommes au cœur du débat de la conscience pour agir, un de mes axes de travail en philosophie et en neurophysiologie. En réalité, penser que si les peuples opprimés, ceux qui vivent dans la grande pauvreté, accédaient au savoir, à la conscience, ils se mettraient à agir est une illusion. Ce n'est pas si simple que cela. Preuve est faite que la déferlante des moyens d'information peut, au contraire, affaiblir les gens et les rendre encore plus impuissants.

Le savoir est nécessaire dans l'émancipation, oui, mais quel savoir est émancipateur ? Cette question renvoie à la réflexion de Foucault et à l'axe qu'il établit entre savoir et pouvoir. Les structures de pouvoir produisent des savoirs qui les justifient. Ces savoirs ne sont ni vrais, ni faux, ils fonctionnent dans les situations de pouvoir. D'où l'impérieuse nécessité de créer des lieux populaires pour produire des savoirs qui permettent l'émancipation.

Les savoirs populaires ne s'opposent pas aux savoirs universitaires ou académiques classiques. Mais ces derniers doivent s'articuler dans la grille des premiers. Prenons une situation historique : en Argentine, dans les années 1880, au moment où la nation se constituait, des jeunes gens très sincères et généreux ont voulu alphabétiser les gauchos, les paysans, les indiens. Mais, à leur plus grande surprise, ils se sont heurtés à un refus. Les opprimés avaient l'intuition qu'être alphabétisés accentuerait la mainmise que leurs oppresseurs exerçaient sur eux.

C'est là un défi majeur et l'une des raisons qui justifient la fondation des Universités populaires dans leur ensemble. Mais certaines d'entre elles agissent comme ces jeunes progressistes argentins du XIX^e siècle qui diffusaient des savoirs dans des lieux non académiques, et qui, en corollaire paradoxal, produisaient de l'impuissance.

Une autre possibilité existe. L'Université populaire Quart Monde, à laquelle j'ai participé à plusieurs reprises, crée un dispositif différent, dans lequel les gens produisent leur vision du monde, produisent leur savoir, un savoir qui émerge de leur mode d'être au monde. Quand j'ai participé à ces soirées tellement riches, où l'on disait l'exil, l'éducation des enfants... les gens parlaient de leur expérience. Moi, je ne venais pas enseigner, mais problématiser la question à partir des expériences et ensemble on produisait modestement du savoir.

Cela me semble très important. Il est évident que dans notre époque si obscure, si menaçante, où l'apartheid social n'est pas un accident, il faut se demander comment sortir de l'impuissance. Nous savons que le savoir est fondamental pour l'émancipation, mais – encore une fois – de quel savoir avons-nous besoin ?

Spinoza fait la distinction entre deux genres de connaissance. Nous devons sortir d'un premier genre de connaissance, d'une position de passivité – passivité d'ignorance ou passivité pleine de savoirs, mais de savoirs parachutés – pour accéder à un deuxième genre de connaissance dans lequel, par notre expérience, nous commençons à connaître le monde.

Cette production de savoir à l'Université populaire ne veut pas dire que l'on se prive des savoirs universitaires. On y a recours quand, dans le développement de la pensée, ils deviennent nécessaires. Ils doivent venir à un moment donné, pour répondre à des questions qui ont émergé du dispositif.

Il s'agit de ne pas mettre le public dans un dispositif qui lui fournisse une masse d'informations qu'il suffirait de croire ou de ne pas croire. A l'Université populaire Quart Monde, comme dans d'autres lieux qui fonctionnent sur le même principe, construire un savoir, c'est sortir de la passivité. ATD Quart Monde a comme question centrale *la dignité*. Cette position où l'on sort de la passivité et où on se donne les moyens pour agir forge la dignité.

Sortir de cette passivité implique un travail. C'est ce travail là qui, de mon point de vue, établit une ligne de partage entre deux tendances au sein de l'éducation populaire et des Universités populaires. Celle dans laquelle très humblement on se dit : « Comment sommes-nous touchés, comment sommes nous traversés par cette problématique, comment pouvons-nous comprendre ? » et l'autre, qui diffuse des savoirs.

Aujourd'hui, le vrai défi consiste à se doter d'espaces où la parole puisse être : « Le monde me touche comme ça, je comprends le monde comme ça et je peux commencer à agir sur le monde comme ça... ». Ce type d'Université populaire est un lieu de production de savoirs et de production d'émancipation très important.

Il faut créer des dispositifs dans lesquels on puisse relever le défi qui consiste à dire aux personnes qui vont mal : « Vous allez mal ? C'est le moment de penser le monde. » C'est bien cela que j'ai vu dans l'Université populaire Quart Monde. C'est un message paradoxal. C'est ce que faisait Paulo Freire, c'est ce que nous faisons en Argentine. Pouvoir dire à quelqu'un qui a des problèmes gravissimes que maintenant on va penser les problèmes du monde, mais jamais dans l'abstrait, c'est, à mon avis, le seul chemin vers la liberté et l'émancipation.

Ce chemin de liberté ne connaît pas de raccourci. C'est pour cela que cet ouvrage, qui témoigne de l'aventure de l'émancipation, revêt une telle importance. Il montre comment créer le socle qui permet de sortir de l'impuissance et d'accéder à leur *dignité*. Ce terme, dignité, me convient très bien. A l'Université populaire Quart monde, les gens *ipso facto* retrouvent leur dignité, celle de sujet, celle qui leur permet de dire « Je », qui leur permet de dire « Ce n'est pas parce que je vais mal que je ne peux pas penser. »

Cette démarche exclut tout paternalisme. Il ne s'agit pas pour l'universitaire de dire qu'il ne sait rien. Il sait beaucoup de choses, mais elles doivent être mises en situation. A Buenos Aires, nous avons créé un « Laboratoire Social » consacré aux enfants de la rue très violents. La littérature sur le sujet compte de nombreux travaux de sociologues, de psychanalystes, de psychiatres très brillants. La spécificité du « laboratoire » est de mettre en situation ces savoirs théorisés, de les faire

fonctionner avec ceux des juges, des voisins agressés, des enfants eux-mêmes... Cette démarche exige de l'humilité. Je sais que tous les livres et les diplômes du monde ne me donneront jamais la moindre solution à un problème aussi grave si le savoir n'est pas produit ensemble.

L'Université populaire, je la comprends comme cela. Comme une mise à l'épreuve du réel. Je suis aujourd'hui convaincu que c'est de ce type de lieu qu'une nouvelle pratique de l'émancipation pourra émerger. La puissance de ce dispositif réside dans le fait qu'il permet de produire un savoir ensemble. Je l'ai ressenti à chacune de mes participations à l'Université populaire Quart Monde. Il m'a fallu faire attention à chaque mot que je prononçais. Chaque mot doit trouver une vérité, une vérité concrète, sinon le public s'en aperçoit tout de suite. Il y a des moments de vérité, c'est cela qui m'intéresse personnellement : savoir si les choses que je connais sont vraies.

Un philosophe, un sociologue, un psychanalyste ne peut qu'apprendre des choses à l'Université populaire. La première chose qu'il va apprendre, c'est, comme disait Leibniz, qu'il y a « Ce qui est possible en théorie et ce qui est 'comme possible' en réalité ». Tout intellectuel théoricien apprendra que tout n'est pas 'comme possible' en réalité. Cela, il ne pouvait pas le savoir avant ; c'est toute la puissance de l'expérience. Même un intellectuel très brillant, très intelligent, ne pourra pas savoir à l'avance ce qui va se passer à l'Université populaire, parce que cette confrontation est sous condition de la pratique. La pratique de l'Université populaire permet aux personnes de penser et d'élaborer ensemble une problématique.

Le savoir produit ensemble est alors émancipateur parce qu'il correspond à une pratique immédiate. Immédiatement il lie au monde. Ce qu'on va penser, ce qu'on va construire sert pour agir. C'est un véritable travail de chercheurs que de construire ensemble ce savoir.

A l'Université populaire Quart Monde, chacun s'engage à avancer avec les autres sur un chemin de libération. Chacun s'engage à dire : « Ça c'est notre chemin, c'est ce que nous avons en commun. Nous n'avons pas la même expérience de vie, nous n'avons pas le même appartement, nous n'avons pas le même argent pour vivre, certains sont bien soignés d'autres ne peuvent pas se soigner. C'est vrai, c'est différent, mais nous sommes embarqués dans une aventure commune. Soit elle réussit pour tous, soit elle échoue pour tous. »

A l'inverse, il existe une façon d'aider qui développe l'apartheid social. Pour l'éviter, il faut un engagement commun qui consiste à affirmer : « On partage un désir, le désir que cette réalité d'apartheid, de réalité obscure cède un tout petit peu. »

C'est très important, tant aujourd'hui que pour l'avenir, parce que le monde et la société se renouvellent par leurs frontières. Ces dernières sont des lieux où les problématiques de société se posent. A l'Université populaire Quart Monde se retrouvent les gens invisibles, les intouchables, et d'autres ; ensemble. C'est à cette condition que des problématiques inédites s'expriment. Ce sont les frontières intérieures qui questionnent une époque. Nietzsche écrivait : « Penser, ce n'est pas penser n'importe quoi, c'est penser ce qui se donne à penser ». Ce qui se donne à penser émerge des frontières intérieures. Ainsi, un chercheur en sciences dures sera inventif quand il pensera ce qui pose problème au système. L'Université populaire Quart Monde est un lieu où la société peut se penser et se renouveler. Il est même inquiétant qu'il n'y ait pas plus de personnes qui viennent s'associer pour penser dans ces lieux, parce que c'est là que les problèmes se posent. Ailleurs, nous sommes trop loin des frontières intérieures pour penser et comprendre le monde.

La méthode de recherche utilisée dans cet ouvrage mérite, elle aussi, un commentaire. Elle est organiquement liée aux problématiques d'émancipation. Il n'y a pas d'un côté des idées et de l'autre un travail de terrain, il y a un travail de recherche organiquement lié au travail de terrain.

L'importance de produire la pensée avec les personnes membres de l'Université populaire est pleinement perceptible, vécue. Ce que n'importe quel chercheur pourrait considérer comme une difficulté, un empêchement au bon déroulement de la recherche, devient ici une richesse. C'est

heureusement étonnant de voir dans ce livre comment cette complexité devient une richesse. Cela exige une certaine position éthique, une certaine humilité que les intellectuels ont du mal à avoir. Cette éthique implique de se dire : « Nous allons comprendre cela ensemble. Le rythme sera autre, la clarté sera autre, mais nous voulons comprendre ensemble ».

L'articulation entre engagement et recherche est parfaitement réussie. Le désir d'accéder à l'émancipation qui anime l'auteur est clairement énoncé et totalement assumé, mais jamais il ne tente de se soustraire à la complexité de la problématique. La capacité de Geneviève Tardieu à articuler désir d'engagement et complexité est un modèle du genre. Nulle concession dans ce travail, mais une véritable éthique du chercheur, face à une vraie question : le rapport entre savoir et pouvoir.

Miguel Benasayag